

JEAN POTOCKI ET LA FIN D'UN MONDE

Que ce soit en littérature ou en histoire, il est légitime de se demander si la notion de *fin de siècle* a un sens, si même la notion de *siècle* en a un. En France, le découpage séculaire marque les études, mais est-ce l'événement qui guide la méthode, ou l'inverse ? La Réforme, les révolutions de 1848, la deuxième guerre mondiale ne ponctuent pas la fin d'un siècle.

Et pourtant, 1492 : Colomb met le pied sur le nouveau continent. 1691 : Racine donne *Athalie*, dernier chef-d'œuvre du classicisme, et meurt en 1699. Mais surtout comment ne pas être troublé par la fin du XVIII^e siècle ? La notion de *fin de siècle* ne trouve-t-elle pas à ce moment une pertinence exceptionnelle — en laissant à cet adjectif toutes ses acceptions ?

Nul ne songe à nier que la fin du XVIII^e siècle coïncide, tant en histoire qu'en littérature, avec la fin d'une période : partage de la Pologne, Révolution française, fin des Lumières (hommes et valeurs). Mais l'évidence des fins du siècle ne suffit pas à garantir qu'elles s'articulent dans un réseau (plutôt que dans une chaîne) logique. Et puisque de logique voilà question, s'offrent deux voies : générale ou spéciale. La voie générale qui consiste à embrasser le grand tout de la fin du siècle, à opérer la synthèse des événements nationaux et internationaux, politiques, philosophiques et esthétiques, est bien dangereuse. Quel esprit assez vaste peut espérer aujourd'hui rendre compte de la crise que traversa l'Europe alors ? La voie spécifique me paraît moins audacieuse, mais plus sûre ; à condition de ne pas se livrer à des généralisations trop hâtives, elle peut être féconde.

C'est celle que j'emprunterai en examinant la vie et l'œuvre de Jean Potocki au passage d'un siècle à l'autre. Son cas est intéressant : c'est un esprit cultivé, sa connaissance du français lui a permis de lire les grands écrivains des Lumières, voire de les fréquenter. En 1788, quand commence le grand branle, il a visité tous les pays européens, ainsi que la Turquie et l'Égypte. Par sa formation et sa sensibilité, il ne restera pas indifférent aux événements ; par sa plume, il saura exprimer ses réactions. Où cette voie peut-elle mener ? Je répète qu'il faut se garder des généralisations hâtives, de voir en Potocki le représentant d'une classe ou d'un type d'individus confronté aux bouleversements de la fin du XVIII^e siècle. Je préfère essayer de suivre quelques cheminements occultes qui relient trois plans que notre siècle s'est ingénié à séparer : la société, l'individu, l'œuvre. Comme j'ai tenté de le montrer naguère¹, la rupture sera paradoxalement un principe d'unité. Et si la fin du XVIII^e siècle n'a pas manqué de ruptures, elles découpent aussi la vie et l'œuvre de Jean Potocki. Elles se resserrent autour de deux grandes dates : 1788 et 1796.

En 1788, Potocki, âgé de 27 ans, rentre en Pologne. Il connaît peu son pays ; il a surtout vécu en Europe occidentale (France, Autriche et Italie). Il devance le changement : il quitte la France avant que n'éclate la Révolution, comme s'il lui tournait déjà le dos ; il arrive en Pologne *avant* la réunion de la Grande Diète où il va être élu député. Peut-être Potocki suivait-il un certain phénomène de mode ; le rapport que le résident français à Varsovie, Joseph Aubert, adresse le 18 avril 1788 au Ministère ne manque pas de sévérité :

En attendant le dénouement de tous ces grands événements, on égaye ici la scène par des farces d'un tout autre genre. Voici celle qui occupe aujourd'hui la ville et la cour. Un certain comte Jean Potocki, arrivé tout fraîchement de France, de Hollande et d'Angleterre, faisait ici depuis son retour l'objet de l'attention de toutes les sociétés. Le Roi lui témoignait un empressement dont il est bien difficile ailleurs qu'ici de se faire une idée. On n'avait jamais eu plus d'esprit, on ne parlait pas mieux, on

¹ Triaire, 1991, pp. 235 *sq.*

n'écrivait pas mieux, car ce jeune homme avait aussi écrit et fait des observations profondes et intéressantes. On n'avait jamais eu une plus jolie figure ; jamais enfin on n'avait prodigué à personne plus de louanges et plus d'adulation. Hier encore j'en suis le témoin en soupant avec lui chez Sa Majesté, lorsque ce matin, au grand étonnement de tout le monde, ce même Adonis, la tête dépouillée de l'ample frisure qu'il avait la veille, ceint d'un grand sabre et affublé de l'habit des anciens Sarmates, se présenta dans ce costume, demandant audience au Roi, l'obtient et remet à ce prince un manifeste ou une proclamation qui ne respire que la guerre et qui ne tient à rien moins qu'à faire prendre les armes à tout le monde pour aller attaquer le Roi de Prusse. Des copies de cette pièce avaient déjà été envoyées par ses soins à beaucoup de jeunes gens et toutes les têtes sont dans ce moment en fermentation. Rien n'est aussi fou que les motifs et les moyens exposés dans cette pièce extravagante. Il est à désirer que la cour de Berlin ne donne aucune importance à cet acte de démence et qu'elle n'en prenne pas un prétexte de nous apprendre à mieux nous connaître en hommes et en choses².

En prenant le chemin de Varsovie, Potocki a pu obéir à la vogue ou à la curiosité, motifs apparemment légers (et qui peut dire les raisons profondes de ce départ ?), mais il est certain qu'au même moment l'événement en France achevait de le séparer d'une société qui aura disparu quand il y retournera deux ans plus tard. L'arrivée de Potocki en Pologne marque donc à la fois la fin de sa période française, le début de sa période slave, et conjointement la fin de l'Ancien Régime en France, le début de la Révolution polonaise.

Cette première mutation dans la vie de Potocki va avoir des conséquences sur son œuvre dans deux directions : en politique et en histoire. Quand il rentre en Pologne, il n'entend pas être un simple spectateur de la scène politique. Comme son beau-frère Ignacy, comme son cousin Stanisław Szczęśny, il veut jouer un rôle. La place éminente qu'il occupe dans la société polonaise le lui laisse espérer : héritier des puissants Potocki, il a épousé en 1785 Julie Lubomirska dont la mère, née Czartoryska, est cousine germaine du Roi Stanislas Auguste. Son rang lui permet d'échapper à la censure. Il ouvre une imprimerie, lance un journal en français, écrit de nombreux textes politiques. Entre les amis de la Prusse et ceux de la Russie, il cherche une troisième voie qui assurerait l'indépendance de la Pologne³. Mais tard arrivé, l'exécutif lui reste fermé et à la Diète, sa méconnaissance de la langue l'empêche de paraître.

Même si Potocki ne renonce pas à la politique (il écrit de superbes textes en 1790 et 1792), dès 1789, son œuvre emprunte une nouvelle direction, celle de l'histoire. Il s'y intéressait, probablement en amateur éclairé, depuis longtemps, mais n'avait encore rien publié. En Pologne, confronté aux débats politiques, il trouve à ses études un nouveau sens :

J'avoue même que j'aimerois ajoutér a mes loisirs, pour pouvoir les remplir davantage de recherches de ce genre [sur les peuples de la Sarmatie] : parceque je ne les crois pas entierement oiseuses & indiférentes a la chose publique, vu leur influence sur l'amour de la patrie. [...] Semblables aux sons qui bérçoient notre enfance, aux jeux dont elle fut amusée, les souvenirs des tems réculés, les réminiscences locales de l'existence des héros, font sur notre ame des impressions inéfaçables & mieux que tout autre sentiment peuvent nous attacher a notre patrie. Et quelle histoire sera plus féconde en récits heroiques que celle d'une terre dévastée tant de foix par les multitudes Russiennes ou par les nations idolatres de Lithuanie, de l'Esthonie et de la Jadzwingie. Ensuite défendue d'un coté contre les enfants de Gengis-khan, de l'autre contre l'élite des chevaliers d'Allemagne. Nos champs témoins de ces grands carnages se montrent encore semés de ces tertres que la main des Guerriérs élevoit sur les restes de leurs chefs moissonés par la guerre. Quelques uns de leurs tombeaux ont été déjà célébrés dans des chants poétiques ; Ils pourront retrouver dans mes recherches leur histoire véritable. Nos chateaux y retrouveront celle de leurs longs sieges & de leurs mélancholiques amours, nos familles celle de leur origine réelle ou fabuleuse. & je me croirai payé du long travail de mes

² Archives du Ministère des Affaires étrangères à Paris, Correspondance politique, Pologne 314. ff. 97-99.

³ Potocki, 1987.

ouvrages, si mes concitoyens les quittent plus attachés à leurs familles, à leurs châteaux, à leurs champs, en un mot à leur patrie⁴.

Il paraît bien difficile de ne pas lier d'une part les événements historiques de France et de Pologne, dont Potocki avait pu pressentir la gravité lors de son séjour dans la Hollande soulevée de 1787, et d'autre part leurs effets sur la vie (retour en Pologne) et l'œuvre de Potocki (politique et histoire).

Mais le siècle n'est pas fini et réserve encore bien des tremblements. En 1792, les « multitudes Russiennes » entrent en Pologne, abolissent la constitution de 1791. C'est le deuxième partage. L'échec de la politique à laquelle Potocki a participé est patent. Il abandonne la vie publique et se plonge dans l'histoire. L'insurrection de Kościuszko ne le tire pas de sa retraite : il mène alors des recherches en Basse-Saxe. Quand ses biens qui avaient été mis sous séquestre lui sont rendus en 1795 par Catherine sur les sollicitations de Stanisław Szczęśny ...

1796 est la seconde date importante pour Jean Potocki. Il quitte la Pologne partagée, comme huit ans plus tôt il avait quitté la France. Son passage à la Russie s'opère en trois temps. En 1796, il se rapproche de l'impératrice ; en 1799, il épouse Constance Potocka ; en 1805, Alexandre I^{er} le nomme au Département asiatique des Affaires étrangères.

Des travaux menés en Russie par le regretté Łukasz Kądziela et Alexandre Stroeïev ont permis de retrouver des lettres adressées par Potocki dès l'été 1796 au favori de Catherine, Platon Zoubov. Il demande à servir comme historien et, en gage de sa loyauté, signe cette phrase terrible :

Je vais donc immédiatement en Ukraine, pour y couper quelques têtes à l'hydre toujours renaissante de nos affaires Polonoises

À quoi Zoubov, qui goûte le prix de la conversion, répond :

Il [Séverin, frère de Potocki] vous dira combien j'applaudis aux motifs qui vous portent à faire un voyage en Ukraine⁵.

Une fois encore, je n'entends pas donner à l'attitude de Jean Potocki une valeur exemplaire ; je constate simplement que la disparition de la Pologne en a fait un sujet russe, que la délimitation des nouvelles frontières recouvrant la Pologne s'achève le 2 juillet 1796 et que sa première lettre à Zoubov est datée du 10 juillet 1796.

Julie Lubomirska, première épouse de Jean Potocki, était morte en 1794. Cinq ans plus tard, il se remarie avec Constance, de vingt ans sa cadette, fille de Stanisław Szczęśny Potocki. Les relations de Szczęśny et Jean avaient toujours été étroites⁶, ce mariage les resserrait encore. Jean Potocki s'alliait ainsi à l'homme de sa famille le plus proche de la Russie, l'ami de Potemkin, le confédéré de Targowica qui en 1792 était entré à la tête des troupes russes en Pologne. La rupture avec la Pologne est donc complète : au moment où disparaît le pays, Potocki s'en détourne.

S'il était besoin, un troisième temps vient confirmer l'orientation nouvelle choisie par Potocki : en 1804, Alexandre I^{er} appelle aux Affaires étrangères Adam Jerzy Czartoryski, cousin germain de feu Julie Potocka. Sur son intervention, Jean Potocki est nommé par l'empereur au Département asiatique des Affaires étrangères. Il approche encore du pouvoir ; son appartenance à la Russie est alors entière.

Revenons en 1796. Je pense qu'à ce moment Potocki a dû hésiter non pas entre la Pologne et la Russie, mais entre la Russie et la France, entre l'est et l'ouest. Après le deuxième partage et avant de rallier la Russie, il travaille en Allemagne ; il a donc fait la moitié du chemin vers la France. Pour lui, la Pologne a déjà disparu et, de 1792 à 1795, il hésite sur la direction à prendre. Deux facteurs vont le déterminer : la fréquentation des émigrés qui attisent sa méfiance envers le nouveau pouvoir en France (et en 1792, il n'est pas rassurant) et les difficultés d'argent, qui le rendent dépendant de Stanisław Szczęśny, le poussent à choisir la Russie. De France en Pologne et de Pologne en Russie, Potocki poursuit donc sa marche vers l'est, devançant une fois encore le mouvement que la poussée

⁴ Potocki, 1789, tome premier, pp. 94-97.

⁵ Ces textes seront prochainement publiés.

⁶ Voir Triaire, 1994.

des armées napoléoniennes produirait quelques années plus tard. Examinons à présent les conséquences de ce nouveau changement sur l'œuvre.

Elles ne tardent pas : la mutation se manifeste en 1797. Un événement d'importance s'est produit, la mort de Catherine (encore une fin !). Potocki est envoyé à Moscou, au couronnement de Paul I^{er}, pour représenter la noblesse de Braclaw. Il y retrouve Stanislas Auguste Poniatowski. Il constate aussi que sa position à la cour impériale est loin d'être celle qu'il avait à Varsovie. Il mesure le chemin qui le sépare du trône. Il se souvient que ses talents d'historien lui avaient attiré quelque bienveillance de la part de la défunte impératrice ; pour l'heure, il n'est pas d'autre moyen de sortir de l'anonymat. Il décide alors de voyager, mais « n'ayant pas obtenu les passeports généraux qu'il avait demandés pour voyager dans toute la Sibérie, il compte pourtant pouvoir voyager librement en Crimée » écrit dans son journal⁷ à la date du 8 mai 1797 Stanislas Auguste Poniatowski. En réalité, Potocki suivra la ligne du Caucase. Il compte sur ce voyage pour se faire un nom et envoie à Poniatowski des lettres, des mémoires, comme il avait fait jadis avec sa mère lors de son voyage en Turquie et en Égypte⁸. Le Roi exilé est un bon canal pour gagner la cour, mais il meurt en février 1798. Potocki voit ses projets s'effondrer. Il se retire en Ukraine, y épouse Constance Potocka, ne reparaitra à Pétersbourg qu'en 1802 après l'avènement d'Alexandre I^{er}.

Le voyage au Caucase n'avait pourtant pas été inutile et il faut insister sur son rôle-charnière. Deux caractères, capitaux pour la suite, se détachent : le voyage a été pour Potocki l'occasion de mieux connaître les peuples de cette région, leurs mœurs, leurs langues, leurs religions, leurs haines aussi. Potocki (en était-il bien conscient ?) se conduit comme un éclaireur, pour ne pas dire un espion : il rassemble des « notions » en vue d'une future conquête, au moins d'un plan de gouvernement. Il recommencera huit ans plus tard sur le chemin de la Chine. Le second caractère réside dans l'abandon progressif des recherches slaves. On a vu les rapports qu'il établissait entre ses travaux et la patrie polonaise ; il y met un point final avec l'*Histoire primitive des peuples de la Russie* publiée en 1802, et dès l'année suivante paraissent les *Dynasties du second livre de Manethon*. Si on comprend assez bien pourquoi Potocki renonce à des études trop marquées par ses anciennes positions, il est plus difficile d'expliquer son subit intérêt pour la chronologie ancienne. Je crois qu'il y a plusieurs explications ; j'en ai déjà proposé quelques-unes⁹, mais j'en vois présentement une nouvelle. Potocki écrit dans l'épître dédicatoire au Cardinal Borgia, qui ouvre les *Dynasties* :

Votre Éminence en recevant cet écrit voudra bien se rappeler du temps où Elle me tendait la main dans la carrière difficile de la haute antiquité. Je revenais alors d'Égypte [...]

C'était donc en 1784. Le retour à la haute antiquité qui se dessine en 1797-1798 dans les travaux et les papiers du voyage au Caucase prend la valeur d'un repentir. Du fond du Caucase, Potocki retrouve l'antiquité et, à travers elle, l'occident. L'antiquité, c'est le dialogue renoué avec les savants de Londres, Rome ou Paris — comme sa correspondance avec Joseph de Maistre, quelques années plus tard, le montre bien. La publication des *Dynasties* à Florence prend alors tout son sens ; cette fois, Potocki tend la main à ses anciens confrères. Il recommencera en 1808 en donnant au *Moniteur universel* son « Examen critique du fragment égyptien » qui sera d'ailleurs vertement critiqué¹⁰.

Le passage de Potocki au service de la Russie eut sur ses écrits politiques un effet un peu plus tardif qu'en histoire ; il intervient dans les premières années du XIX^e siècle. Rappelons que l'engagement de Potocki fut fortuit et indirectement lié au *bon plaisir* de l'empereur qui, en appelant Czartoryski aux affaires, ouvrit la porte du pouvoir à la noblesse polonaise. Est-ce opportunisme ? Est-ce conviction profonde ? Potocki va épouser l'une des principales préoccupations de la machine impériale : l'expansion. Le plus intéressant pour nous est qu'il sera amené à s'opposer non seulement à la Pologne (nous avons vu que sa position sur ce point était arrêtée très tôt), mais à la France

⁷ *Journal privé du roi Stanislas-Auguste*, Leipzig, 1862, p. 125.

⁸ Potocki, 1789a.

⁹ Voir *L'histoire selon Jean Potocki*.

¹⁰ *Le Moniteur Universel*, n° 96, Mardi 5 Avril 1808, pp. 378-379.

napoléonienne. Encore sépare-t-il clairement les « Corses », du reste du pays. Et ses articles du *Journal du Nord* traduisent à la fois son acrimonie contre l'usurpateur (certainement exacerbée par les émigrés de son entourage) et la vieille affection dont il ne peut se départir pour le pays de sa jeunesse¹¹.

La vie de Jean Potocki sera marquée par une ultime rupture : en 1808, il se retire en Ukraine. C'est le temps de l'amertume ; la France n'est plus celle qu'il a connue, la Pologne a disparu, la Russie ne l'a pas reconnu. La situation ainsi présentée, nous pourrions penser que la fin du XVIII^e siècle a également été celle de Potocki ; ce serait oublier le *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Si l'individu Potocki a mal traversé les bouleversements de ses vingt dernières années, il a aussi écrit un roman d'exception où le héros Alphonse van Worden réussit, lui, sa révolution, guidé par les valeurs des Lumières, tournant le dos à l'Ancien Régime représenté par ses parents, et occupe une place brillante dans la nouvelle société. Il est traditionnel de soutenir que la vie littéraire a été étouffée en France pendant les grandes transformations de la Révolution et de l'Empire, entre Lumières et Romantisme, c'est oublier, ou ignorer, qu'à l'autre bout de l'Europe, en français, naissait une grande œuvre, nourrie de cette fin de siècle.

Dominique TRIAIRE

¹¹ Potocki, 1987, pp. 210 *sq.*